BULLETIN CRITIQUE.

Un roman géographique.

La Revue de Géographie de 1891 contient dans les livraisons Juin-Octobre un article de M. Moïse Schwab, intitulé «Itinéraire juif d'Espagne en Chine au IX^e siècle». Celui qui entreprend la lecture de cet article dans l'espoir d'y puiser des renseignements utiles, se trouvera très désappointé. L'article, du commencement à la fin, n'est qu'une fiction, dont on a peine à comprendre la tendance. Un des éléments constitutants de la célèbre «Relation des voyages», publiée en 1845 par Reinaud, est formé par les communications d'un certain marchand nommé Soleiman, qui avait visité les Indes et la Chine. M. Schwab a fait de ce Soleiman un juif espagnol, qu'il fait partir de Carthagène pour la Sicile, et puis par Malte pour «le port de Rafah». Il est tout

à fait inconcevable que M. Schwab ait fait choix de Rafah pour faire arriver son héros en Égypte. Le mouillage de cette petite ville, qui, du reste, appartient à la Syrie, étant situé non loin de Gaza, un peu au nord de la frontière égyptienne, est un des plus mauvais. Diodore (Liv. 20, chap. 74) dit que la place est d'un abord très difficile à cause du défaut de profondeur de l'eau. Aucun des géographes arabes ne le nomme parmi les rades ou ports de mer. Supposé qu'un orage eût obligé le voyageur d'y aborder, comment eût-il pu transporter ses marchandises en Égypte? M. Schwab aurait fait mieux de se tenir à Farama, nommé expressément par Ibn Khordâdbeh comme le port fréquenté par les marchands juifs, ou bien de choisir Alexandrie.

C'e n'est pas la seule chose surprenante dans ce début de voyage.

En Sicile, un riche armateur avait confié à Soleiman des marchandises à placer en Égypte et en Mésopotamie. Venu en Égypte, le voyageur désire rendre compte à son protecteur de la manière dont il s'est acquitté de sa mission, mais découvre que le service des postes n'est pas trop bien réglé. Il parvient à intéresser les dignitaires musulmans à ce que ce service ne soit pas négligé. Aussitôt un décret d'investiture est adressé par le khalife au chef des postes. Ce document précieux nous a été préservé par Kodâma dans son livre sur le Kharâdj. M. Schwab n'appuie pas sur le fait vraiment miraculeux qu'un pauvre Juif étranger exerce une telle influence sur les hauts fonctionnaires musulmans qu'ils reconnaissent l'urgence des propositions et qu'ils s'adressent aussitôt au khalife, qui, de son côté, n'a rien de plus pressé à faire que de régler la matière par décret. Il ne semble non plus s'être posé le dilemme, ou que le séjour de Soleiman en Égypte ait été de très longue durée, ou que le service des postes fût déjà fort bien réglé; car les dignitaires d'Égypte

que Soleiman sut intéresser à ses idées, ont dû s'adresser par la porte au khalife qui résidait alors à Samarra, située à 22 parasanges nord de Bagdad. Si l'on n'avait que l'article de M. Schwab, on serait porté à croire que Rafah était alors un port important de l'Égypte, où résidaient de hauts fonctionnaires musulmans, tandis que la résidence du khalife se trouvait au voisinage. Les paroles de M. Schwab sont: «Tranquille de ce côté (du service des postes), Soleiman continua sa route. Étant entré en Égypte par le port de Rafah (ou l'antique Rafia), il passe pédestrement par le canton de Djifar, qui côtoie le désert des enfants d'Israël», et arrive à Colzom, près de Suez.

Il semble — car les expressions de M. Schwab manquent de clarté — qu'il se rend de Colzom «par petites étapes» par l'Arabie et la Palestine en Mésopotamie. Par ce dernier nom, M. Schwab paraît désigner l'Irak (la Babylonie). La description qu'il en donne a été puisée presque textuellement dans l'Introduction à la géographie d'Aboulféda par Reinaud, mais présentée

comme l'expérience personnelle du voyageur, sans que M. Schwab semble s'être aperçu de l'anachronisme qui en est le résultat. En effet, celui qui décrit Hîra comme une ville florissante au 9^{me} siècle, sans connaître Coufa, même de nom, ne mérite pas de confiance.

A Bagdad, Soleiman trouve une place d'interprète et de chargé des écritures du bord sur un bâtiment destiné pour l'Extrême-Orient. Dorénavant M. Schwab puise à pleines mains dans la Relation des Voyages. Ce n'est que dans la description de la Chine qu'il y entremêle des communications sur les Juifs en Chine, prises de diverses sources (Deguignes, Cordier). Il y raconte que Soleiman trouve des Juifs établis dans la plupart des grandes villes de son parcours, et qu'il peut leur parler en hébreu. A Kaï-Fung-Fou (province de Ho-Nan) il voit une synagogue pourvue d'exemplaires du Pentateuque en hébreu. On lui raconte là que ces Juifs sont arrivés en Chine en l'an 65 de J. C. Il y est fort bien accueilli, et se rend utile en adressant une homélie aux fidèles et en

déclamant des épithalames et autres poésies. Il est remarquable que M. Schwab n'a pas profité de la communication de la Relation (p. 128) qu'il y avait à Ceylan «une communauté de juifs nombreuse.» Nous ne pouvons passer sous silence la bévue de M. Schwab qui, voulant décrire la densité de la population en Chine, cite un passage de la Relation dans lequel il est question de l'île de Zâbedj (Java).

La description du voyage de retour de Soleiman est introduite par les mots: «Dès lors, la fatigue perce à travers ses notes de voyage, plus écourtées et moins suivies qu'autrefois». M. Schwab fait passer son héros par le Tibet pour arriver à Calcutta; de là il continue son voyage par Peshawer et Kaboul à Samarcand; puis par la Perse, l'Arménie, la Russie méridionale à Constantinople. Nous n'apprenons que peu de détails de ce voyage, car, dit M. Schwab, «ou le narrateur n'a pas pris de notes pour tous les pays qu'il a vus; ou quelques-unes d'entre elles ont été perdues». Ces détails ont été empruntés à la Re-

lation, à Masoudi et à Edrisi. De ce dernier nous recevons la description de trois villes de la province de Fars: d'Istakhr, que M. Schwab nomme Istikbar; d'Aberkough, dont M. Schwab prononce le nom Ircouieh, comme Jaubert, sans avoir pris en considération la note de ce savant: «je suis porté à croire qu'il s'agit ici de la ville indiquée sous le nom d'Aberkough sur la carte de M. Kinneir et ailleurs»; et enfin de Katha, que M. Schwab écrit une fois Ketak, l'autre fois Ketah. Quel motif M. Schwab puisse avoir eu pour diriger son pauvre héros de Bokhâra sur Hérat et de là (par une route des plus difficiles et des plus dangereuses) sur Istakhr, au lieu de lui faire suivre la grande route par Meruet Nisâpour, échappe à ma conjecture. On conçoit bien le motif pour lequel il le fait passer par Derband et le Caucase pour arriver au pays des Khazares (M. Schwab écrit Khozars); c'est que le roi était juif de religion. Mais les détails qu'il donne sur ce peuple se bornent à un passage d'Istakhri chez Aboulféda. A cette occasion M. Schwab donne aussi quelques parti-

cularités sur les Russes, empruntées de troisième main à Ibn Fadhlân.

On n'a pas le droit de qualifier la composition de M. Schwab de fraude littéraire, car il n'a jamais négligé de noter au bas de la page les sources auxquelles il a puisé. Son intention semble avoir été de développer dans un récit l'esquisse célèbre du commerce des Juifs *merchants* (en arabe *râdânia*) par Ibn Khordâdbeh (p. 114 et suiv. de ma traduction). Je présume qu'il n'a inventé la fiction du voyageur juif que pour exciter la curiosité et pour inviter à la lecture. Il n'y a pas de mal en cela. Mais celui qui veut entreprendre une telle tâche doit bien connaître la géographie du moyen-âge et doit avoir étudié les principaux auteurs. M. Schwab s'est contenté du peu qui a été traduit en français, et cela même incomplètement. De plus, il n'a pas donné à son travail les soins nécessaires. Il nous donne souvent des détails peu intéressants, au lieu des faits importants que ses sources auraient pu lui fournir.

M. J. DE GOEJE.